

tombe soudain, et me voilà tête à tête avec la plus étrange des fantasmagories.

Jugez plutôt par vous-même :

Voici d'abord "le sentiment du beau, fleur tendre et insensible" qui "ne croit qu'à l'ombre des broussailles de la vie pratique."

Puis, le prosaïsme de la vie réelle donne le bras avec un sans gêne tout cavalier à la légère donzelle de l'imagination qui s'honore de ce rude et grossier dameret."

"L'orgueilleuse prose" est "devenue à tout jamais le costume léger du philosophe."

L'Album de M. Le Moine est "un écrin où l'on peut trouver des idées et des sentiments." "Les fiancés—l'outré-tombe, de mademoiselle Chagnon, ne sont sans doute qu'un ballon d'essai destiné à courtiser l'opinion publique." Chaque ligne "de *La Lanterne* est un dard qui se dresse. Ces petits dards, continuellement en mouvement, simulent un rire amer qui vous étourdit et vous fait mal : le rire de l'homme blessé."

"A force d'énergie et de persévérance, M. Perreault réussit à se meubler l'intelligence ;" "le Dr. Labrie fonde sur un grand pied des écoles modèles ;" le dictionnaire de l'abbé Tanguay est un "document élevé à la gloire de nos ancêtres ;" M. Tassé "est un chercheur infatigable qui se plaît à casser des noix dans le jardin de l'histoire de son pays ;" les pêcheurs sur la grève "vous enseigneront l'art de prendre les animaux qui nagent dans le St. Laurent ;" et pour être trop triste, la poésie de M. Proctor "devient fade et son livre fait l'effet d'une tombe où sont ensevelis d'excellents vers."

Cette dernière image surtout me donne la chair de poule, et je prie Dieu qui fait pousser les "broussailles de la vie pratique" de me préserver les plus longtemps possible des effets de la poésie de M. Proctor, et de m'épargner "les albums qui sont des écrins," les "fiancées qui ne sont que des ballons d'essais," et "les animaux qui nagent dans le St. Laurent." Quant aux "écoles modèles fondées sur un grand pied" et aux "documents élevés à la gloire de nos ancêtres," j'avoue que cela doit être curieux à voir ; mais je n'hésiterais pas à me dérangier pour bien me rendre compte du fonctionnement "de ces petits dards continuellement en mouvement qui simulent le rire de l'homme blessé," et, vraiment, si ne n'était pas trop de trouble, j'aimerais à voir M. Tassé, casser devant moi "quelques noix dans le jardin de l'histoire."

"La donzelle de l'imagination" donne trop souvent le bras à M. Lareau et l'entraîne à dire des choses qui sont contre le bon goût, sinon quelquefois, contre le véritable sens attaché aux mots. Ainsi, lorsque l'auteur écrit : "Je termine ici cette liste de nos poètes. C'est, on le voit, une mine riche et féconde ;" il doit s'avouer qu'il est de toute impossibilité de faire d'une liste une mine. Ce n'est pas être "malveillant et bilieux" que de relever ces phrases illogiques, et avant de les écrire, M. Lareau aurait dû se rappeler qu'il faisait l'histoire de la littérature canadienne, dont il était le critique et le censeur.

La manière de procéder de l'auteur est la même par tout le volume. Chaque groupe est précédé de considérations générales, pleines d'érudition quelquefois, mais trop didactiques et faites sur le ton doctoral d'un professeur en Sorbonne. La poésie, l'éloquence, l'histoire, remontent vers leur source sous le souffle de M. Lareau, et pour arriver à notre modeste littérature, il les fait passer par l'Inde, la Chaldée, la Chine et l'Asie Mineure. Cette promenade savante, très-intéressante à coup sûr,—mais aussi très-embarrassante par ceux qui ont professé des cours littéraires,—me semble inutile, et j'aurais préféré entrer de plein pied dans mon pays à la suite de Jacques-Cartier, de Champlain et du joyeux Lescarbot.

Plus travaillés que le reste, ces hors-d'œuvres font trop ressortir l'aridité de la classification suivie par M. Lareau et sa monotone manière de procéder, qui consiste presque toujours à donner le nom d'un auteur, à l'environner d'un petit nuage d'encens, puis l'analyse de ses ouvrages terminée, à citer en guise de critique, l'opinion de MM. Fabre, Provencher, Fréchette, Sulte, de Guise, Lemay, Royal ou Casgrain. Une fois les guillemets fermés, il s'empresse de murmurer quelques mots d'éloge ou de blâme et va porter sa cassolette devant un autre. Assurément, il y a des choses charmantes parmi ces citations, mais bien que cela me fasse plaisir de relire les jugements de MM. Fabre, Provencher et autres, ceux de l'auteur n'auraient pas été à dédaigner et nous étions en droit de lui demander plus souvent son avis, puisqu'il écrivait l'histoire de la littérature canadienne.

A l'uniformité du plan, M. Lareau ajoute le défaut qu'il reproche lui-même à M. Bourassa, lorsqu'il est "d'avis que l'auteur devrait varier davantage son récit."

De la première page à la dernière c'est un peu le même thème.

*Jacques et Marie* de Bourassa renferme "des pages éloqu岸tes, des études de caractères, des sentiments qui font de l'ouvrage un des mieux faits que nous ayons."

"Les Anciens Canadiens" de M. de Gaspé sont peut-être la meilleure esquisse de mœurs qui ait été publiée en Canada."

Les *Forestiers et Voyageurs* de J. C. Taché "seront pendant longtemps encore une de nos meilleures esquisses de mœurs."

*Une de perdue* de M. de Boucherville "est sans contredit le meilleur ouvrage dans le genre qui ait été écrit en Canada."

"Les Mélanges" du Dr. Larue sont une de nos meilleures publications ; on les relit jusqu'à deux fois."

"Comme historien politique, Garneau est le *primus inter pares*."

"Dans la poésie lyrique, Fréchette a plus de rivaux que d'égaux : il est le *primus inter pares*."

M. Lareau avouera avec moi que ces conclusions manquent de variété, mais au moins elles n'ont pas l'exagération de certaines de ses comparaisons, que le lecteur va juger par lui-même.

Le nom de Charlevoix tombe-t-il sous la plume de l'auteur ? de suite il est "notre Froissard ;" "on peut le considérer comme le Villehardouin ou le Joinville du Canada."

"Lenoir tient plus de Lamartine que de Hugo."

"Marsais a survécu, comme Corneille à sa propre gloire."

Le drame du jeune Latour, de Gérin Lajoie, "n'a ni l'ampleur, ni les dimensions des grandes tragédies de Corneille ou de Racine, de Schiller ou de Goethe."

"Crémazie a des poésies qui le font surnommer le Thyrtée du Canada, comme il en a d'autres dans le genre élégiaque et tendre qui ne sont pas inférieures aux Nuits d'Young ou aux strophes touchantes de Millevoye." Plus loin, il "se rapproche plus du Dante que de Pétrarque, plus de Shakespeare que de Pope. C'est un autre Salvator Rosa."

"Paul Stevens, est le Lafontaine du Canada ;" mais M. Lareau se ravise et il avoue que dans les fables de ce poète il ne "retrouve pas le naturel charmant, la naïveté incomparable du grand fabuliste ;" et, il se rattrape bientôt sur ses contes en assurant que "Perreault les signerait tous sans exception."

"La description de la maison du père d'Évangéline et la peinture de la vie rustique, ne le cèdent en rien aux meilleures églises de Virgile ou de Théocrite," et dans le poème de M. Lemay, M. Lareau "retrouve la muse plaintive d'Young, les accents prophétiques d'Ossian, les plaintes amères de Tennyson, les accents éloqu岸tes de Shakespeare ; des strophes qui ont la richesse et le vernis doré des ballades brumeuses du Nord ; la douceur de Lamartine se mêlant aux accents désespérés de Millevoye."

A son tour la *Vieille chanson* de M. Sulte ramène au souvenir de l'auteur "les antiques ballades de la chevalerie jus Espagne ou les légendes dorées des brumeuses contrées du Nord." Une autre, *Sur la Rivière* "a des strophes charmantes : c'est de Béranger ;" parfois aussi "on croit saisir comme une strophe de Musset qui rase d'une aile légère quelques pages amoureuses des Laurentiennes."

La *Grand-Tronciade* d'Arthur Cassegrain "rappelle en certains endroits le *Vert-Vert* de Gresset et le *Lutrin* de Boileau."

Lorsque M. Fréchette part en chemin de fer pour Chicago "il se retire du champ de bataille et nouvel Achille, retraite à l'Exile's Hermitage."

Franchère "n'est ni Bouchette ni Audubon, ni de la Pérouse, encore moins Malte-Brun ou Buffon," mais en revanche Bouchette "est le Strabon du Canada," "Lemay en est le Lamartine, le roi de l'idylle," Faribault le "Villemain ;" de Gaspé "Jean Paul Richter," Sir W. Logan le "Cuvier," M. Gonzalve Doure, "le Pigeau," et M. l'abbé Casgrain "dès son apparition comme auteur fut acclamé le Chateaubriand de son pays."

M. Dessaulles "est un penseur hardi qui en Europe se placerait à côté de Laurent, de Jules S mou, de Michelet et Sainte Beuve."

"L'ampleur" de M. Villeneuve "peut rappeler un fils de St. François, mais la figure n'a pas l'ascétisme des fils de Loyola."

"C'est un écrivain comme Joseph de Maistre qui veut imposer ses convictions religieuses à coup de fouet." "Il y a certainement des endroits dans ses conférences, des pages qui rappellent les éloquentes inspirations de Bossuet et de Montalembert."

"On reconnaît la verve de Molière à la lecture de *Colas et Colinette* de Quessnel !

"Bibaud n'a ni la souplesse d'Horace, ni la verve de Juvénal, ni la franchise acerbe de Perse."

Enfin que dites-vous du "Rochefort du Canada", de ce "nez chercheur," de "ces yeux à pic," "quelque chose de la maladie de Mirabeau sous ces grandes cicatrices rougissantes qui s'émaillent sur un teint bronzé," bohème "qui à Paris se placerait l'émule de Janin, d'About, de Gauthier et de Sardou ?" "Est-ce Sterne, est-ce Rabelais, est-ce Swift, est-ce même Hoffmann ?"

"J'ignore", répond naïvement M. Lareau, ébloui par tout ce cauchemar de grands noms qui tourbillonnent autour de lui, et où il voit l'héocrite donner la main à Sardou, Juvénal tirer le nez à Shakespeare, Tyrthée bailler sur les Nuits d'Young, et Achille un porte-manteau à la main partir par le train de l'Ouest.

Il ne faut plus s'étonner si à force de troyer ainsi les illustrations du passé et du présent, M. Lareau a eu des distractions lorsqu'il s'est trouvé en tête-à-tête avec ceux qui nous touchaient encore de plus près que Goethe, Tennyson, ou Jean-Paul Richter. Ce contact le fait tomber dans le défaut qu'il reproche à M. Morgan, lorsqu'il trouve "regrettable qu'il se soit glissé" dans son ouvrage "un nombre considérable de fautes typographiques défigurant les noms français." Sous la plume capricieuse de l'auteur le brave capitaine Gourgues qui a donné une si rude leçon aux Espagnols de la Florida, prend l'incognito et s'appelle Gourgène ; M. de Puibusque se latinise sous le nom de Quibusque ; Ternaux-Compans devient Fernaux-Compans François de Bienville, François de Blainville, l'abbé Faillon, l'abbé Tailon, Mgr. Lartigue, Mgr. Lartique, l'abbé Lagacé M. Lagasse, Amury Girod, Amuroy Guérod, M. Ollier trouve plus commode d'être prosaïquement M. Ollivier, et M. Georges de Boucherville l'auteur de *une de perdue* est promu, et prend le nom de l'Honorable C. B. de Boucherville.

La législation qui est le fort de M. Lareau, n'a pas même été exempte de ces innovations. Un brave notaire toujours connu de ses clients sous le nom d'Hervieux, se fait appeler par la postérité Harvieux, et se résigne bravement à son sort, en songeant qu'un groupe toujours connu jusqu'à présent sous le nom d'Îles Malouines, sera désigné à l'avenir sous le nom d'Îles Malounes.

La bibliographie est aussi maltraitée. Le Dr. Anderson qui a écrit une histoire du duc de Kent, n'est mentionné qu'à titre de savant ; un soldat de l'Empire et à la mémoire de M. de Fenouillet, deux poésies de Crémazie, publiées il y a quelques années dans la *Littérature canadienne*, ouvrage offert en prime du Foyer, sont encore inédites pour M. Lareau, qui en retour donne sept volumes aux six tomes du Champlain de l'abbé Laverdière. Il y a plus fort encore, et M. Lareau n'ose prendre sur lui de discourager "la muse badine et gaie" de cet excellent Arthur Cassegrain, auteur de la *Grand-Tronciade* mort il y a sept ans.

"Il se doit à la littérature de son pays, assure-t-il ; elle attend encore quelque chose de lui."

A côté de ses noms estropiés et de ces anachronismes se placent de graves oublis envers notre histoire littéraire, et je suis étonné de ne pas voir "portés à cet inventaire" comme veut bien appeler son livre M. Lareau, les noms et les travaux de M. de Fenouillet, qui a écrit des choses charmantes dans le *Journal de Québec* ; du colonel Adolphe Casault qui a publié dans ce même journal des souvenirs intéressants sur la campagne de Crimée ; d'Ubalde Beaudry qui a signé *Lucas* de fort jolis vers ; de Jacques Auger, qui a ciselé nos meilleurs sonnets ; de l'abbé Cuoc qui a mérité une réputation européenne par ses études sur les idiomes sauvages ; de ce pauvre Charles Leclerc qui a écrit une foule de fraîches historiettes, et de Gélinas, un de nos esprits les plus vifs et les plus observateurs. A part la "Fille du Brigand," d'Eugène l'Écuyer, M. Lareau aurait pu parfaitement nous parler de *Christophe Bardinet* de ses *historiettes*, de la *lingère de Montréal* et des *rêves et réalités*, etc., œuvres du même auteur qui méritent mieux que le silence. Les vers de Réal Angers, son "procès de Cambrai," ainsi que les comédies de Petitclair valaient certes la peine d'une appréciation. Les travaux de Soulard, l'auteur de l'*Expérience*, une des poésies les plus philosophiques de la littérature canadienne, demandaient à être mentionnés. Derome, de la Bruère, les conférences du Dr. Painchaud, C. N. Dupont, l'auteur de *Françoise Brunon*, les jolies chroniques de Letourneux, les odes et les poésies de l'Hon. J. E. Turcotte, que sais-je moi ? tout cela avait droit de cité dans le travail de M. Lareau.

Rien, ou presque rien sur ces hommes qui eux aussi ont fait leur quote-part de travail ; mais en retour, des détails complets sur l'Amanach vétérinaire de Vogé ! Vraiment c'est trop fort, et je demanderai à l'auteur ce que font à l'esthé-

tique et à l'histoire de la littérature canadienne le traité sur les genoux du Dr. Bacon, le calcul mental de Joubert, le guide manuel du shérif et des huissiers par Sanborn ? Que m'importe à moi de voir constater par M. Lareau que les "informations de M. LeMoine soient moins complètes sur la morue, le maquereau et l'anguille," ou bien encore, que "le système hypothécaire qui subsiste en Canada, après avoir parcouru plusieurs phases, présente aujourd'hui, tel que la codification l'a fait, une homogénéité qu'il n'avait pas avant l'empire du code ?" Ce que M. Lareau m'a promis est une histoire de la littérature canadienne : rien de plus, rien de moins ; et malgré ses théories élevées sur la législation ou encore sur l'emploi fréquent du "calombourg qui nécessairement fait réussir dans le drame," je m'obstine à réclamer mon dû, et à m'insurger contre l'historien esthétique qui fait marcher de front les relations des Jésuites, l'Aide mémoire du carabinier volontaire, l'histoire du Canada de l'abbé Ferland, "l'analyse chimique du venin du crapaud canadien, les concrétions trouvées dans l'appendice véroniforme par le Dr. Alexander Grant, et les décisions des Tribunaux du Bas-Canada de M. Lelièvre." Quand je lis une histoire de la littérature de mon pays, je ne veux pas débiter par l'éloge de Garneau, et finir platement sur une réclame adressée à l'anti-choérique du Dr. Crevier, malgré tout le soin que puisse prendre l'auteur pour me dire comment cet honorable savant se "rembrunit par les artifices magiques de la chimie."

Certes je ne désire pas décourager M. Lareau dès son début, mais il est temps d'avoir de la critique chez nous, et ceci étant convenu je me permettrai de faire une dernière observation sur ce travail, que je veux voir épurer sur la forme et compléter dans une deuxième édition.

En étudiant le "Canada sous l'union," M. Lareau fait à M. Turcotte le reproche, toujours grave pour un historien, d'avoir voulu en écrivant son livre, servir des intérêts d'une coterie politique.

M. Lareau a-t-il bien réussi à éviter cet écueil ? Qu'il relise certains passages de son œuvre, et il se convaincra qu'il a été quelque peu partial vis-à-vis certains écrivains, et que la polémique, même lorsqu'elle est dirigée contre M. Routhier ou Mgr. Desautels, doit être à jamais bannie d'un ouvrage esthétique. Les lettres n'admettent pas les querelles de partis, et s'il est un livre où les hommes ne doivent être jugés que sur leurs études intellectuelles, c'est bien dans une histoire de la littérature.

Tel qu'il est, le travail de M. Lareau, renferme assez de matériaux pour faire une monographie des lettres anglo-canadiennes, et une excellente étude sur nos arts, nos sciences et notre législation.

Détachés et mis en volumes séparés, ces travaux ne perdraient aucuns de leurs mérites et dégageraient ainsi la partie la plus importante du livre ; celle qui lui a donné son nom. Alors, nous aurions—ce qu'il nous manque encore—une véritable histoire de la littérature canadienne-française, avec ses différents groupes bien accusés, ses chœurs populaires, ses poètes, ses historiens, ses philosophes, ses journalistes, ses publicistes, ses romanciers et ses conteurs. Mais tant que ce volume compacte restera tel qu'il est, ses lecteurs auront le droit de citer M. Lareau à M. Lareau, et de lui relire les lignes qu'il adresse à l'auteur de l'histoire de cinquante ans.

D'après l'opinion que j'en ai, ce livre n'est pas à la hauteur du sujet. Cela ne veut pas dire que l'œuvre soit sans mérite, qu'il faille la renvoyer au panier, qu'elle contient des erreurs à chaque page ; non, on pourrait désirer mieux, voilà tout."

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

LE TAUREAU DES VOSGES, par O. de Lamothe, un volume in-12—

63 centims ; franco, par la poste, 70 centims. Paris : Ch. Blériot, éditeur ; Montréal, J. B. Rolland et fils, rue St. Vincent.

Nous avons parlé de l'*Orpheline des carrières de Jaumont*, ce récit émouvant. L'on y voit M. Schultz qui a déjà été si cruellement éprouvé par la perte de plusieurs de ses habitants un hôtel à Paris, avec son fils Georges, Marguerite, l'orpheline, et Guillaume son fidèle serviteur. Il répond avec empressement à l'appel qui est fait aux Français et il sent que malgré ses cinquante-cinq ans, sa place est dans son pays natal, dans les Vosges, que c'est là qu'il fera payer cher à ses ennemis les pertes qui lui font saigner le cœur. Il quitte donc Paris, le 15 septembre, toujours suivi de Guillaume qui regarde plutôt comme un ami que comme un serviteur, et bientôt ils se joignent à la bande de francs-tireurs du brave commandant Bonnardel, en qualité d'éclaireurs.

Il serait trop long d'énumérer tous les petits combats, tous les glorieux faits d'armes, toutes les morts héroïques dont ils furent témoins ; cette bande composée de deux cents hommes, infatigables héros dignes d'une plus grande gloire et de plus grands succès, harcelant l'ennemi, le poursuivant, ne lui laissant pas une minute de repos et le surprenant toujours au moment où il se croit le plus en sécurité.

Nous recommandons donc, à cause des nombreux événements dont il est rempli, le livre de M. O. de Lamothe à tous ceux qui ayant lu l'*Orpheline des Carrières de Jaumont*, voudraient suivre les émouvantes péripéties de cette désastreuse campagne.

Tout le monde connaît la gentillesse du petit Auguste Offenbach et son esprit d'enfant étonnant de précocité. Sa famille a voulu qu'il passât l'hiver à Cannes, pour éviter les froids parisiens à la suite de la maladie qu'il a faite il y a six mois.

Quelques jours avant la première de *Orphée*, Jacques Offenbach a envoyé à son fils la dépêche suivante :

"A monsieur Auguste Offenbach, Splendide Hôtel, à Cannes.

"Mon petit Auguste, j'ai intercalé dans *Orphée aux Enfers* ta petite Marche turque ; tu m'y autorises, n'est-ce pas ?"

Voici la réponse d'Auguste à Jacques :

A monsieur Jacques Offenbach, 11 rue Lafitte, Paris.

"Cher père, je consens à collaborer avec toi et à te donner ma petite Marche turque, mais à une condition : j'assisterai aux trois dernières répétitions, à la première, et j'irai personnellement toucher ma part de droits chez Perraglio."

Le Liquide Rhumatique de Jacobs guérit les membres gelés.

Employez les Pilules du Dr. Colby dans les maladies de Foie.